

LA LANGUE
MONDIALE

Du même auteur

Beckett l'abstracteur
Anatomie d'une révolution littéraire
Seuil, « Fiction & compagnie », 1997

La République mondiale des lettres
Seuil, 1999; rééd. « Points Essais », 2008

Kafka en colère
Seuil, « Fiction & compagnie », 2011

PASCALE CASANOVA

LA LANGUE
MONDIALE

Traduction
et domination

COLLECTION «LIBER»
SEUIL

Cet ouvrage est publié dans la collection «Liber»
fondée par Pierre Bourdieu
dirigée par Jérôme Bourdieu et Johan Heilbron

ISBN 978-2-02-128060-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour D., toujours...

Exordium

Dans *La République mondiale des lettres*¹ je voulais étudier les fonctionnements de la littérature mondiale, rappeler le sort des dominés littéraires qui sont souvent oubliés en tant que tels et souligner que leur vie est difficile s'ils sont aussi dépendants d'une langue dominée. Cependant, il me semble qu'un des aspects de ces fonctionnements mondiaux n'a pas été suffisamment analysé : c'est celui de la langue, et, en particulier, de la langue mondiale.

Bien sûr, nous tenons tous à la multiplicité des langues qui caractérise la république mondiale des lettres et qui nous apparaît comme une des manifestations de la diversité du génie humain. La pluralité des langues est une richesse à conserver ; la communication entre elles, donc les « opérations de traduction² », est une bonne chose. Pourtant l'ambition de ce livre est de montrer que cette vision généreuse et irénique, que beaucoup de lecteurs auront spontanément en tête, cache le fait fondamental que la communication entre les langues, par le biais du bilinguisme (qui se définit par l'usage alterné de deux langues par un même locuteur, et qui implique d'être spécifié selon le degré de maîtrise³ des deux systèmes), de la diglossie (qui, depuis Charles A. Ferguson, dont nous allons parler, se définit par la présence de deux langues dans une communauté, qui remplissent des

1. Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999 ; coll. « Points Essais », 2008.

2. Voir Pascale Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, septembre 2002.

3. La connotation sexuelle de la « possession » ici est la même que celle de la « fidélité » et a déjà été largement soulignée.

fonctions communicatives complémentaires) ou de la traduction¹, reproduit (ou renforce) les inégalités linguistiques beaucoup plus qu'elle ne les corrige. Traduction et bilinguisme collectif sont des phénomènes à comprendre non pas « contre » mais « à partir » de la domination linguistique et de ses effets : au lieu de lui échapper, ces phénomènes reproduisent le rapport de force entre les langues. Et afin de comprendre cette relation et ses inégalités, il faut, malgré les linguistes qui expliquent, à raison, que toutes les langues sont égales, partir de l'observation qu'il y a des langues dominantes et des langues dominées et que, parmi ces langues, il y en a une qui domine mondialement. Comme le dit Pierre Bourdieu : « Les linguistes ont raison de dire que toutes les langues se valent linguistiquement ; ils ont tort de croire qu'elles se valent socialement². »

Je ne prétends donc pas, dans un livre si court, aborder tous les aspects de cette domination qui me paraît si difficile à saisir, mais seulement l'aborder par la face (nord !) du bilinguisme et de la traduction, c'est-à-dire par le fait de la domination linguistique réalisée (de la domination en actes, si l'on peut dire), bien que traduction et bilinguisme soient considérés d'ordinaire comme des moyens d'échapper à la puissance de la langue mondiale. Je m'intéresse donc plus ici à la langue dominante et à ceux qui la parlent, pour tenter de comprendre ce qu'est la domination linguistique, qu'aux dominés linguistiques eux-mêmes.

Prestige (selon le dictionnaire Larousse) vient du latin : *praestigium*, qui signifie « imposture, illusion » ou « illusion produite par la magie ou un sortilège » puis, « ascendant, séduction, attrait, charme ». C'est donc une sorte de « pouvoir fondé sur l'illusion ». À cela, Pierre Bourdieu a ajouté la notion de « *marché linguistique*³ » qui implique, d'une part, que toutes les langues sont en compétition pour le pouvoir sur ce marché (« la langue, dit Bourdieu, n'est pas seulement un instrument de communication ou même de connaissance mais un instrument de

1. On traitera ici principalement de la traduction littéraire, les traductions scientifiques ou religieuses appelant d'autres développements.

2. Pierre Bourdieu, « L'économie des échanges linguistiques », *Langue française*, n° 34, 1977, p. 23.

3. Je souligne.

pouvoir¹ »); et, d'autre part, qu'il y a une dépendance entre les lois de la domination et les lois de formation des prix (ou des valeurs relatives) linguistiques: « la dévaluation progressive du français par rapport à l'anglais sur le marché international² » est l'un de ses exemples.

Les langues sont socialement hiérarchisées selon leur proximité au pouvoir et à la légitimité ou (ce qui revient au même) selon les profits symboliques qu'elles procurent. Ceux qui peuvent afficher une bonne maîtrise de la langue mondiale (en d'autres termes, ceux qui ont ce « capital³ ») exercent aussi l'autorité puisque seule « la langue reconnue fait la loi sur les marchés contrôlés par les classes dominantes. La langue légitime n'est pas un bien collectif, elle n'est pas à la disposition de tous les locuteurs: n'a la capacité de parler et de se faire écouter que celui qui s'est approprié le langage autorisé, c'est-à-dire celui de l'autorité. Les autres locuteurs sont conduits à pratiquer le bilinguisme ou la diglossie [...] en abandonnant l'essentiel de leur répertoire communicatif, c'est-à-dire [...] une dimension de leur identité⁴ ».

Il apparaît que l'ensemble des langues mondiales a toujours été marqué par une différence, du fait de l'apparition de cette langue plus « prestigieuse » que les autres aux yeux de tous. Cette langue mondiale⁵ va employer (et ce, de façon totalement arbitraire, du simple fait de son « prestige ») ce pouvoir, sa domination sur les autres langues pour se répandre plus que les autres⁶. On délaisse quelquefois cette langue, mais une autre apparaît immédiatement qui la remplace.

1. Voir Pierre Bourdieu, « L'économie des échanges linguistiques », art. cité, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 22.

3. Voir *ibid.*, p. 18, 22-24.

4. Ahmed Boukous, « Bilinguisme, diglossie et domination symbolique », in *Du bilinguisme*, Paris, Denoël, 1985, p. 48.

5. Abram de Swaan distingue dans la « constellation » hiérarchisée des langues: les langues périphériques, les langues centrales, les langues supercentrales et la langue hypercentrale. Voir *Words of the World: The Global Language System*, Cambridge, Polity Press, 2001, p. 4-7. Voir aussi par exemple: Mahasweta Sengupta, « Translation, colonialism and poetics: Rabindranath Tagore in two worlds », in Susan Bassnett et André Lefevere (éd.), *Translation, History and Culture*, Londres-New York, Pinter Publishers, 1992, p. 57-61. Il écrit, à propos des auto-traductions de Tagore: « On peut remarquer clairement que Tagore a changé non seulement le style de l'original mais aussi les images et le ton des mots [...], le registre de langue qui est recherché correspond à la poésie de la langue source, à l'anglais edwardien. [...] Il s'ajuste pour convenir à l'idéologie de la culture ou du système dominants » (ma traduction).

6. C'est par facilité d'exposition que j'ai fait ici de la langue le sujet actif de la phrase.

Les rapports entre le latin et le grec en fournissent un excellent exemple dans l'Antiquité. On sait que les Romains importèrent massivement les textes grecs sous forme de traductions pour s'emparer des « richesses » et du prestige helléniques, alors que les Grecs traduisirent très peu les Romains à l'époque où ceux-ci dominaient politiquement, militairement et économiquement ; comme le dit Giacomo Leopardi (1798-1837) dans le *Zibaldone* (nous y reviendrons, dans ce livre, au chapitre 4) :

On voit dans le *Pro Archia* de M. Tullius que la langue grecque était jadis considérée comme universelle [...] et que l'usage et la compréhension du latin étaient réservés à peu de gens [...]. Pourtant l'Empire romain fut probablement l'empire le plus vaste qui existât jamais, et les Romains de l'époque de Cicéron étaient maîtres déjà des mers et grands commerçants. De la même façon, on voit aujourd'hui que les Anglais sont maîtres des mers et du commerce ; néanmoins leur langue, pourtant plus répandue que bien d'autres, est peu connue et n'est pas employée à travers le monde entier [...], et elle est dépassée par le français qui n'a jamais bénéficié d'un commerce aussi étendu¹.

La philologie contemporaine a étudié de près ce bilinguisme latin-grec des Romains cultivés qui s'est perpétué sur une période de quatre siècles². James Noel Adams montre notamment que le grec était « la langue de la haute culture aux yeux des Romains » ; et qu'il était ce qui « provoquait, chez les Romains, un sentiment d'infériorité culturelle ». Il montre aussi que le désintérêt des Grecs pour la langue latine n'était pas aussi répandu qu'on veut bien le dire et, par exemple, que le latin parlé par les Grecs de langue maternelle, donc avec un accent grec, était considéré comme un signe de prestige. Il insiste aussi sur le fait que, parmi les Romains de langue maternelle latine, la grécisation de la prononciation de certains mots pouvait être considérée (du fait de

1. Giacomo Leopardi, *Zibaldone*, traduit de l'italien, présenté et annoté par Bertrand Schefer, Paris, Allia, 2003, p. 179-180.

2. Voir notamment James Noel Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003. Voir aussi Frederick M. Renner, *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler*, Amsterdam-Atlanta, GA, Rodopi, 1989, p. 293-326.

ce que nous appellerions une sorte de « snobisme ») comme une « nouvelle » prononciation plus « correcte »¹. Tous faits qui renforcent notre hypothèse d'un prestige attaché à la langue grecque.

Ainsi, la langue dominante mondialement n'est pas toujours, ou pas nécessairement, la langue du pays qui domine économiquement (comme la situation contemporaine tendrait à le faire croire) ni celle du pays le plus puissant militairement au plan mondial. Certes, la puissance économique aide à la diffusion de la langue, mais ce sont des phénomènes séparés et distincts qu'il ne faut pas confondre. L'anglais aujourd'hui n'est pas plus la « langue des affaires » que n'importe quelle autre. Et il n'y a pas de spécialisation comme la « langue de l'amour » ou la « langue de la philosophie ». Il y a, en revanche, des cultures qui insistent plus ou moins sur tel ou tel aspect des pratiques humaines. Mais toutes les langues sont susceptibles d'aborder tous les sujets. Et le but (au sens de « conatus² », puisqu'il n'y a pas de « volonté » là où il n'y a pas de sujet) de la langue mondialement dominante semble être de s'étendre. Je pose dans ce livre, en principe, on le voit, la transhistoricité du modèle des langues mondiales.

L'inégalité entre les langues a des effets si puissants que la (ou les) langue(s) dominée(s) ou très dominée(s) peu(ven)t empêcher (ou au moins rendre difficile) la reconnaissance ou la consécration d'écrivains les pratiquant. La critique brésilienne souligne ainsi que deux des plus grands romanciers naturalistes de langue portugaise – le Portugais Eça de Queiroz (1845-1900) et le Brésilien Machado de Assis (1839-1908) – sont restés pratiquement inconnus (ou mal connus) sur le plan international : « À leur gloire nationale presque hypertrophiée, correspondit une décourageante obscurité internationale³ », s'attriste Antonio Candido, grand critique brésilien.

Par ailleurs, une des grandes lois linguistiques que nous a permis de découvrir notre *République mondiale des lettres*, c'est que le bilinguisme (ou le plurilinguisme) *collectif* est un signe de domination : en d'autres termes, les populations qui utilisent plus d'une langue sont

1. James Noel Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, *op. cit.*, p. 16-17 et 109.

2. Voir Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*, Paris, La Fabrique, 2010, p. 17-18.

3. Antonio Candido, *L'Endroit et l'Envers. Essais de littérature et de sociologie*, Paris, Métailié-Unesco, 1995, p. 236.

dominées. Par exemple, du fait de la domination qu'exerce le grec à l'époque de Cicéron, le bilinguisme des Latins qui doivent apprendre une autre langue en tant que langue seconde¹, s'ils veulent « posséder » la langue prestigieuse, fait d'eux des dominés linguistiques (alors qu'ils sont des dominants militaires).

La langue mondiale, étant la seule langue légitime au plan mondial et social, a plus – ou est censée avoir plus – de valeur que les autres. La preuve en est (en serait) qu'elle est la seule à *donner* de la valeur en traduction (je parle, bien sûr, d'extraduction²). C'est une exception puisque la traduction est couramment considérée comme une dévaluation³ par rapport à la valeur non économique de l'original. Ce point de vue pourrait permettre de dépasser la conception de la traduction comme relation singulière entre un texte, un traducteur et sa transcription, en réinscrivant chaque « transcription » dans le réseau objectif des relations de domination mondiale dont elle est l'une des formes⁴. On a souvent décrit la dévaluation automatique de chaque traduction et on a cherché à chaque époque à la supprimer : soit – depuis le Moyen Âge jusqu'au xvi^e siècle – en rassemblant plusieurs mots synonymes⁵ ; soit en « oubliant » l'original⁶ ; soit en respectant, plus qu'il n'est de mise, la loi de la « fidélité ». Aujourd'hui (où la question de la valeur de la traduction se pose toujours – la traduction du Coran, par exemple, étant considérée comme moins sacrée que la version originale en arabe et

1. En Europe et dans le monde francophone, la langue seconde est la langue la plus importante après la langue maternelle : ce peut être la langue administrative ou véhiculaire. Dans le monde anglo-saxon, c'est la langue apprise en deuxième, chronologiquement. À cela s'ajoute le fait qu'aucune notion de ce domaine (langue maternelle, bilinguisme, dialecte) n'est fermement assise.

2. Voir Valérie Ganne et Marc Minon, « Géographie de la traduction », in Françoise Barret-Ducrocq (éd.), *Traduire l'Europe*, Paris, Payot, 1992, p. 55-95. Ils distinguent l'« intraduction », c'est-à-dire l'importation de textes littéraires étrangers dans la langue nationale, de l'« extraduction », c'est-à-dire l'exportation de textes littéraires nationaux.

3. Voir Henri Meschonnic, « Les grandes traductions européennes : leur rôle, leurs limites. Problématique de la traduction », in Béatrice Didier (éd.), *Précis de littérature européenne*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 224 ; voir aussi, par exemple, André Lefevere, *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, Routledge, 1992, p. 7-8, 112-115 ; ou Emily Apter, *Translation Zone : A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2006, p. 4-5.

4. Voir Johan Heilbron et Gisèle Sapiro, « La traduction littéraire, un objet sociologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, septembre 2002, p. 3.

5. Voir *infra*, p. 69.

6. Voir *infra*, p. 80-82.

continuant à être source de discorde), on considère que la « fidélité » à la langue de départ peut, seule, résoudre la question (si la traduction est très fidèle, elle est censée avoir presque autant de valeur que l'original).

On peut aussi considérer que le fait que la langue mondiale soit la seule parmi toutes les langues à *donner* (plutôt qu'à retirer) de la valeur en traduction peut être sa définition et que, par un raisonnement circulaire, ce soit la « cause » (ou la conséquence) de son exceptionnalité.

Mais il n'y a de langue dominante que si (et seulement si) les locuteurs, y compris les locuteurs natifs, *croient* à une hiérarchie entre les langues. La domination dont je parle ici est symbolique en ce qu'elle ne dépend pas des faits (le nombre de locuteurs par exemple, ou le fait que toutes les langues soient objectivement égales) mais d'une croyance, collectivement partagée. Une croyance partagée se renforce, du fait du « collectif » justement et est, le plus souvent, naturalisée (donc considérée par tous comme un fait de « nature », non soumis à la discussion). Giacomo Leopardi, par exemple, considérerait la domination du français à son époque comme un fait de nature de la langue sur lequel il n'y avait pas à revenir. Cette croyance collective conforte la domination linguistique telle qu'elle se présente aux locuteurs et raffermi, chaque fois qu'elle est parlée, sa puissance.

Il n'y a qu'une seule façon de lutter efficacement contre une langue dominante, c'est d'adopter une position « athée » et, donc, de ne pas *croire* au prestige de cette langue, d'être persuadé de l'arbitraire total de sa domination et de son autorité (autrement dit, même si elle est « sélectionnée » parmi les langues centrales, il n'y a pas de « raison » à son prestige).

En théorie, plus le plurilinguisme (ou le bilinguisme) rapproche les « langues en contact » (autre nom du bilinguisme¹), plus la domination est grande (autrement dit, plus les langues – ou les habitudes linguistiques – s'interpénètrent), plus il y a de domination et, de ce fait, la langue dominée court le risque de disparaître.

Joseph Vendryès écrit ainsi en 1921, à propos du breton et du français :

1. Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 3-9.

Il y a seulement passage incessant d'un nombre considérable d'éléments d'une langue à l'autre ; ce sont autant de transfuges qui s'introduisent dans le camp opposé : à la fin, celui-ci ne contiendra plus de soldats indigènes... Tous les dialectes bretons sans exception sont envahis par le français. La langue de civilisation apporte un flot de mots nouveaux représentant des objets, des idées, des mœurs nouvelles. Déjà la littérature et la religion ont rempli le breton de mots français [...]. Arrivera-t-il un moment où le breton aura été tellement pénétré par le français qu'il en semblera un dialecte attardé ? [...] On ne pourrait plus savoir à un moment donné si l'on parle encore du breton complètement imprégné de français, ou du français dans lequel survivraient quelques épaves de breton. Le breton se serait fondu dans le français comme un morceau de sucre dans une masse d'eau. On pourrait dire sans doute : le breton n'existe plus¹.

Au contraire, plus les langues se séparent (ou ont peu d'interpénétrations), moins la domination est importante et plus le besoin de traduction se fait sentir. En d'autres termes, la traduction remplace le manque éventuel de bilinguisme collectif et elle permet de mesurer le degré de domination. Plus la traduction est présente et moins la domination est importante ; réciproquement, moins elle est présente, plus la domination est grande (autrement dit, la traduction devient inutile puisque la version originale suffit).

En pratique, les choses sont beaucoup plus compliquées parce que ceux qui n'ont pas besoin de traduction traduisent malgré tout. C'est sans doute ce qui explique le nombre de « fausses » traductions : par exemple, malgré le bilinguisme important des Suédois ou des Néerlandais, ceux-ci continuent un travail de traduction important², comme pour ne pas laisser croire à leur domination (réelle). La traduction peut être conçue alors comme une forme de résistance à (ou de lutte contre)

1. Joseph Vendryès, *Le Langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du Livre, 1921, p. 335-341.

2. Anthony Pym et Grzegorz Chrupala, « The quantitative analysis of translations flows in the age of an international language », in Albert Branchadell, Lovell Margaret West (éd.), *Less Translated Languages*, Amsterdam, John Benjamin Publishing Company, 2004, p. 28-31, écrivent en ce sens : « Si les Suédois, par exemple, lisent tous l'anglais, ils ne devraient pas avoir réellement besoin de traductions de l'anglais, et ils ont potentiellement une culture très ouverte avec un pourcentage assez bas de traductions. [...] Notre hypothèse logique se révèle tout à fait fautive. Quand des pays publient beaucoup de livres en langues étrangères, ils tendent aussi à traduire beaucoup de livres de l'étranger » (ma traduction).

la porosité des langues¹ et à la domination linguistique. De la même façon, le Royaume-Uni revendique haut et fort une orthographe et une prononciation « différentes » de l'américaine et permet ainsi à des pays comme le Canada (qui a, c'est vrai, une frontière commune avec le pays le plus puissant du monde) de revendiquer une identité distincte de celle des États-Unis.

Abram de Swaan, qui a beaucoup étudié ces phénomènes au plan mondial², tient que ce qu'il appelle « le système linguistique mondial émergent³ » possède sa cohérence du multilinguisme. Pour lui, on peut mesurer la centralité (je dirais, pour ma part, la domination) d'une langue au nombre de locuteurs plurilingues (ou bilingues) qui la parlent, dans un système où toutes les langues périphériques sont reliées au centre par les plurilingues⁴ (ou les bilingues). Une langue est dominante mondialement si elle est une langue seconde utilisée par les locuteurs bilingues du monde entier. Ce n'est donc pas le nombre de locuteurs qui détermine si elle est dominante ou non (dans ce cas le chinois serait la langue dominante): c'est le nombre de locuteurs plurilingues qui la « choisissent ».

Mais, si tous les bilingues – collectifs – sont dominés, tous les dominés ne sont pas bilingues. C'est aussi pourquoi la langue mondialement dominante est celle qui est privilégiée pour toutes les traductions, aussi bien pour les opérations d'intraduction que dans celles d'extraduction⁵. Dans le premier cas, la langue dominante est comprise par les locuteurs plurilingues de toutes les langues et est, de ce fait, d'un plus large spectre que les autres. Et, dans le second cas, elle exporte ses produits de façon majoritaire puisqu'ils sont rédigés ou mixés dans

1. Le volume *Less Translated Languages* a soulevé ce problème, notamment Monserrat Bacardí, « Translation from Spanish into Catalan during the 20th century », p. 1781 ; elle cite (et traduit) un des derniers traducteurs de *Don Quichotte* en catalan, Civera : « Les Catalans éduqués peuvent lire les travaux les plus importants de Cervantès dans le texte. Pourquoi alors avoir eu l'audace d'avoir fait parler Don Quichotte dans notre langue maternelle ? Parce que nous voulions rendre hommage à ce grand écrivain, et parce que nous voulions honorer cette grande langue » (ma traduction).

2. Abram de Swaan, *Words of the World: The Global Language System*, op. cit., p. 4.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 4.

5. Voir *supra*, p. 14, note 2.

la langue dominante, ils sont réputés être les « meilleurs ». Ils sont, en tout cas, les plus « prestigieux » : en raison d'une causalité circulaire qui renforce l'évidence de sa position, la langue dominante est celle qui circule le mieux et le plus dans le monde entier parce qu'elle est comprise du plus grand nombre et du fait que ses produits circulent sans retard. Elle est, en quelque sorte et dans tous les sens, un « permis de circulation ». Mais, avec les traductions, sont exportées aussi des pensées, des catégories de pensées, des visions et des divisions, des objets dignes ou indignes d'être pensés, des façons d'aborder tel ou tel objet de pensée, etc. Cela suppose que l'exportation d'une langue implique bien plus que la langue elle-même ; elle inclut aussi, selon l'hypothèse dite de Sapir-Whorf, toute une vision du monde.

Par parenthèse, il ne s'agit pas ici d'apporter une contribution aux *postcolonial translation studies* dont les termes me semblent vains et qui se contentent d'opposer la naïveté des *foreignists* au réalisme des *domesticists*¹. Réduire la domination à sa forme politique peut servir, certes, à s'en exclure, mais ne peut amener à la comprendre dans tous ses aspects². Cela n'est pas non plus un chapitre ajouté au *Polysystem*³ d'Itamar Even-Zohar, bien que la *Relational Thinking*⁴ soit ici très présente et que le *Polysystem* soit le mode de pensée le plus proche du nôtre, fortement marqué par la pensée de Pierre Bourdieu.

Dans le monde linguistique, les opérations traductives sont donc l'une des armes principales dans la lutte pour la légitimité. Pour un écrivain dominé, accéder à la traduction par la lutte, c'est combattre pour son existence même en tant que membre légitime du champ

1. Voir notamment Douglas Robinson, *Translation and Empire : Postcolonial Theories Explained*, Manchester, St. Jerome, 1997, p. 1.

2. Il me semble qu'aujourd'hui les Américains ont tendance à nier ou à méconnaître la domination exercée par la langue anglaise et ses formes dans les pays non anglophones ; c'est pourquoi, si tel est le cas, ils insistent, de même, autant sur le post-colonialisme dont ils ne sont pas collectivement responsables.

3. Le *Polysystem* est un mode de pensée, issu des formalistes russes, qui s'intéresse à la culture comme « systèmes interdépendants ». Il est devenu, par le biais de l'élève d'Even-Zohar, Gideon Toury, essentiel dans les « études de traduction ».

4. La *Relational Thinking* est une pensée dans laquelle l'accent est mis sur la relation entre deux éléments et non pas sur les éléments eux-mêmes. Ce mode de pensée est très important à la fois pour Bourdieu et pour Even-Zohar. Voir Itamar Even-Zohar, « Factors and dependencies in culture : A revised outline for polysystem culture research », *Canadian Review of Comparative Literature*, XXIV, 1, 1997, p. 15.

linguistique, pour l'accès aux centres, pour être lu par ceux qui décrètent la valeur (ou non) de ce qu'ils lisent, etc.

Salman Rushdie, romancier pakistanais de langue anglaise qui vit principalement en Grande-Bretagne et aux États-Unis et pour qui, par conséquent, le problème de la traduction ne devrait pas se poser, désigne pourtant les écrivains immigrés comme des « hommes traduits¹ » : c'est une façon d'exprimer que leur langue maternelle n'appartient pas (ou pas vraiment) au monde linguistique, qu'elle est trop dominée pour cela. Cela signifie aussi que l'écriture des dominés linguistiques, d'une façon générale, est potentiellement « toujours déjà traduite » puisqu'elle est écrite dans une langue mal connue de ceux qui consacrent. En d'autres termes, la traduction est le seul moyen proprement linguistique d'accéder à la perception, à l'existence, dans les régions dominées de ce monde. Ce n'est pas une simple « naturalisation » (au sens d'un changement de nationalité et de langue), c'est aussi l'obtention d'un certificat de légitimité : être traduit – ou devenir bilingue et/ou « bilingue » – dans l'une des langues centrales ou, mieux, dans la langue mondiale, c'est devenir légitime². Les traductions fonctionnent alors comme une sorte de droit à l'existence internationale, permettant à l'écrivain d'être reconnu hors des seules frontières nationales. De ce fait, les textes traduits matérialisent les frontières des zones légitimes : ils désignent et font le tri entre ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas. On sait ainsi que la traduction anglaise (en 1859) du poète persan Omar Khayyam (vers 1050-1123) en fit un « classique » de langue anglaise ; que c'est l'auto-traduction du poète indien Rabindranath Tagore du bengali vers l'anglais, avant la guerre de 1914, qui lui valut le prix Nobel en 1913³ ; que la traduction en français du roman de l'écrivain iranien Sadegh Hedayat, *La Chouette aveugle*⁴, en 1953, lui donna une existence à la fois à Paris et à Téhéran ; que la traduction française a permis aux écrivains du

1. Salman Rushdie, *Patries imaginaires. Essais et critiques*, traduit de l'anglais par Aline Chatelin, Paris, Bourgois, 1993, p. 28.

2. Beaucoup d'écrivains latino-américains (et par conséquent de langue espagnole) écrivent aujourd'hui en anglais.

3. Rabindranath Tagore obtint le prix Nobel en 1913. Voir *supra*, note 5, p. 11.

4. Sadegh Hedayat, *La Chouette aveugle*, traduit du persan par Roger Lescot, Paris, José Corti, 1953.

«boom» latino-américain d'obtenir une reconnaissance universelle¹ ; que l'auto-traduction de Milan Kundera du tchèque en français, dans les années 1970, fit de lui l'un des écrivains les plus consacrés internationalement ces dernières années ; que la traduction en français des romans du Portugais António Lobo Antunes lui permit d'être reconnu ; que la traduction des pièces de théâtre de Gao Xingjian en suédois lui valut le prix Nobel en 2000, etc.

Du fait d'un tropisme évident, nous nous pencherons surtout (mais pas seulement) sur les transformations et les changements qui affectent ou ont affecté le français. C'est donc principalement à partir du point de vue français que nous observerons les différentes théories de la (ou plutôt des) traduction(s). Et grâce aux commentaires qui ont été faits sur le rôle et l'action du français quand il était dominant, il sera possible de comprendre le rôle et l'action de l'anglais aujourd'hui, qui est, sans conteste possible, la langue mondialement dominante.

La position de Française, comme ex-dominante, ne me paraît pas la plus mauvaise pour observer les phénomènes de domination linguistique : nous connaissons, nous Français, cette sorte de domination pour l'avoir exercée ; mais nous ne l'exerçons plus. Les auteurs d'*Histoire des traductions en langue française. XIX^e siècle*, par exemple, affirment que le français jouissait au XIX^e siècle d'un statut privilégié du fait qu'il était une langue diplomatique et qu'il était parlé et écrit par de nombreux écrivains² : «Les Français peuvent effectivement continuer à croire que leur langue remplit le rôle d'une langue internationale, voire d'une langue internationale à l'exclusion de toute autre (d'autant que le latin perd de plus en plus ce rôle)³.» Hermann Ewerbeck écrivit en 1852 que les Français professaient «une singulière indifférence pour l'étranger, indifférence qui se montr[ait] dans une coupable ignorance des choses et des idées non françaises⁴», ce qui n'est autre chose qu'un

1. Voir par exemple Maarten Steenmeijer, *De Spaanse en Spaans-Amerikaanse literatuur in Nederland, 1946-1985* (Muiderberg, Coutinho, 1989), qui montre (notamment note 16, p. 91) que la traduction française des auteurs latino-américains en français a joué un rôle prédominant pour leur reconnaissance en Allemagne, Italie, États-Unis et Pays-Bas (référence aimablement fournie par Johan Heilbron).

2. Yves Chevrel, Lieven D'Hulst, Christine Lombez (éd.), *Histoire des traductions en langue française. XIX^e siècle*, Lagrasse, Verdier, 2012, p. 1249.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. Cité in *ibid.*

trait caractéristique des locuteurs de la langue mondiale. Ils disent aussi que le français, en traduction, n'était pas seulement langue-cible mais aussi langue-source (comme langue «intermédiaire»), comme l'est souvent aujourd'hui l'anglais : de ce fait, par exemple, les traductions des pièces de Shakespeare, par le célèbre traducteur français Pierre Letourneur (1736-1788), ont été traduites en espagnol, en italien et en portugais, sans qu'il soit jamais repassé par l'original ; on a traduit le Suisse alémanique Johann David Wyss ou les contes célèbrissimes du chanoine allemand Hermann Schmid (contes moraux pour enfants) à partir de leur version française, de même pour Lord Byron et Walter Scott¹. Jean Delisle et Judith Woodsworth ajoutent : «À un niveau international les traductions françaises fonctionnaient comme intermédiaires².»

Nous verrons dans les différents chapitres de ce livre que la signification des traductions ainsi que leur pratique ont changé au cours du temps ; non pas que les conceptions traductologiques aient été bouleversées, mais plutôt du fait que la position de chaque langue s'est déplacée dans l'espace linguistique.

Pour essayer de comprendre ce qu'est une langue dominante au plan mondial, ses différents effets et le lien qu'elle entretient avec les traductions, il m'a paru que le mieux était de faire une courte histoire de ces phénomènes en France (et, aussi, plus rapidement, en Angleterre) – histoire dont les présupposés et les conclusions, inutile de le dire, seront très différents de ceux de Henri Van Hoof³ – et qui s'interrompra au XIX^e siècle.

Si Charles A. Ferguson a établi (ou plutôt, si nous avons établi à partir de lui, comme nous le verrons) qu'il y a un rapport de force entre les deux langues utilisées par un bilingue ou un diglossique, alors on peut dire que le latin est langue dominante jusqu'au XVIII^e siècle⁴ ;

1. *Ibid.*

2. Jean Delisle et Judith Woodsworth (éd.), *Translators Through History*, Amsterdam, John Benjamins B.V., 2012, p. 71 (ma traduction).

3. Henri Van Hoof, *Petite Histoire de la traduction en Occident*, Louvain-la-Neuve, Cabay, coll. «Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain», 1986.

4. En lien avec le latin, l'italien était aussi une langue de prestige. Marc Fumaroli écrit ainsi : «Il faut bien voir que, jusque dans les années 1640, l'italien était la langue la plus utilisée et la plus lue, après le néo-latin, par les lettrés européens. La Querelle italienne [...] a été une manifestation de cette autorité littéraire internationale conquise dès la Renaissance

le français l'est, à son tour, jusqu'au xx^e siècle et l'anglais l'est à partir de là. Le « prestige » continue à jouer son rôle. Et c'est en étudiant ces langues dominantes, ce qui en est dit, leurs transformations, les formes de leur domination, les rôles nobles qui leur sont dévolus et leur place centrale dans les traductions, que l'on pourra peut-être comprendre la place de l'anglais aujourd'hui.

par l'Italie et par l'italien», Marc Fumaroli, *La Querelle des Anciens et des Modernes*, précédé de *Les Abeilles et les Araignées*, édition établie et annotée par Anne-Marie Lecoq, Gallimard, coll. « Folio classique », 2001, p. 24 ; et plus loin (à propos du succès d'un livre italien) : ces innombrables éditions « se répandirent dans toute l'Europe attestant la position éminente qu'occupait encore l'italien littéraire au titre de seconde langue de la République des Lettres et de rivale, extrêmement compétitive, du français », *ibid.*, p. 31.